



**HAL**  
open science

**LA BARAQUE À POLICHINELLE DE SAVINIEN  
LAPOINTE, OU LA FORME THÉÂTRALE  
POPULAIRE À L'ÉPREUVE DE LA LÉGITIMITÉ  
DU PEUPLE**

Amélie Calderone

► **To cite this version:**

Amélie Calderone. LA BARAQUE À POLICHINELLE DE SAVINIEN LAPOINTE, OU LA FORME THÉÂTRALE POPULAIRE À L'ÉPREUVE DE LA LÉGITIMITÉ DU PEUPLE . Théâtre et Peuple - De Louis-Sébastien Mercier à Firmin Gémier, 2017. halshs-01672806

**HAL Id: halshs-01672806**

**<https://shs.hal.science/halshs-01672806>**

Submitted on 27 Dec 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA BARAQUE A POLICHINELLE DE SAVINIEN LAPOINTE,  
OU LA FORME THEATRALE POPULAIRE  
A L'EPREUVE DE LA LEGITIMITE DU PEUPLE

Calderone Amélie

[Version d'auteur]

« [L]a parole de la vérité [est] sur toutes les lèvres éloquentes, depuis M. de Lamartine, jusqu'à Savinien Lapointe. »

George Sand, « Lamartine utopiste », *Revue indépendante*, 1841, t. 1.

La seconde partie de la Monarchie de Juillet est propice au développement des idées républicaines, ainsi qu'à l'avènement d'idéaux alors qualifiés de « socialistes ». Nombre d'auteurs reconnus s'engagent dans cette double voie de défense d'une République sociale, à l'instar de George Sand, non encore désenchantée par les journées de Juin 1848. Celle-ci entre dès 1841 en conflit avec François Buloz, qui refuse de publier son roman socialiste *Horace* dans la *Revue des Deux Mondes*, feuille de presse à laquelle la romancière collaborait. Cette rupture affermit les positions politiques de la romancière, qui entreprend de les communiquer par d'autres médiums : elle fonde cette même année, avec Louis Viardot et Pierre Leroux, la *Revue indépendante*, périodique favorable aux opinions républicaines et socialistes, auquel la Révolution de 1848 mettra un terme. Par le biais de cet organe de presse, Sand s'intéresse aux écrits populaires – entendons produits par le peuple. La *Revue* en effet publie non seulement des articles sur la poésie ouvrière<sup>1</sup>, mais devient surtout un espace éditorial accueillant des auteurs issus des classes sociales les plus humbles. Savinien Lapointe en fait partie.

Si ce nom est de nos jours au mieux connu d'un public averti, Savinien Lapointe jouit en son temps d'une petite célébrité. Qu'on nous permette avant toute analyse de présenter cet

---

<sup>1</sup> Voir par exemple la *Revue indépendante*, 1842, t. 2, « Dialogue familial sur la poésie des prolétaires », ou encore son article sur « Lamartine utopiste » (*Ibid.*, 1841, t. 1), s'achevant ainsi : « [...] le sentiment de la vie, de l'avenir, de la perfectibilité, de l'égalité, est à cette heure dans toutes les nobles âmes, poètes célèbres ou rimeurs prolétaires, et la parole de la vérité sur toutes les lèvres éloquentes, depuis M. de Lamartine, jusqu'à Savinien Lapointe. » Désormais la *Revue* sera abrégée RI. Notons que les articles ont été repris dans PLANTÉ Christine (dir.), *George Sand critique (1833-1876). Textes de George Sand sur la littérature*, Tusson, Du Lérot, 2007, respectivement p. 195-240 et 183-194.

auteur aujourd'hui presque oublié<sup>2</sup>. L'homme naît le 23 février 1812 à Sens, et meurt le 29 décembre 1893, à Soucy : il traverse une grande partie du XIX<sup>e</sup> siècle. Provincial, issu du milieu ouvrier, il apprend tôt le même métier que son père, immobilisé par un accident : cordonnier, profession qu'il exercera ensuite au sein d'une association à Paris. Mais s'il consacre ses journées au travail, il profite de son temps libre le soir pour lire – Rousseau jouera ainsi un rôle non négligeable dans sa formation. Le jeune artisan se forge une culture littéraire. D'un caractère rebelle et agitateur, il prend part aux crises politiques de son temps : il intègre le rang des combattants de 1830, des journées de juin 1832 et peut-être également d'avril 1834, avant de chanter les héros de février 1848 et de se présenter (sans succès) à la Constituante. Son engagement lors des événements de 1832 lui a valu un emprisonnement à Sainte-Pélagie, dont il aurait profité pour perfectionner son éducation littéraire mais également rhétorique, philosophique, sociale et politique. Il fera par la suite de sa plume un instrument de combat. Lapointe, comme nombre de ses confrères<sup>3</sup>, écrit des poèmes, qui ne sont pas sans rappeler les textes du grand chansonnier satiriste de l'époque, Béranger, d'ailleurs devenu son ami<sup>4</sup>. Surtout, ses écrits portent le sceau ostentatoire de sa condition sociale : il les paraphrase en effet par l'expression « ouvrier cordonnier », ajoutée à son nom. L'homme du peuple se forgera ainsi peu à peu une réputation de poète. La presse en outre, aura joué un rôle majeur dans la diffusion et la reconnaissance progressive de cet écrivain en quête de légitimité.

Les premières œuvres de Lapointe sont publiées dans *La Ruche Populaire* – mensuel sous-titré « Journal des ouvriers rédigé et publié par eux-mêmes », et édité entre 1839 et 1849. Mais dès 1844, Lapointe accède à la gloire de l'édition en volume : son recueil *Une voix d'en bas, poésies* est précédé d'une préface enthousiaste d'Eugène Sue, autre républicain et socialiste notoire du temps. Plus tard, ses *Échos de la rue*<sup>5</sup> (en 1850), et ses *Contes* (en 1856) se verront également imprimés, précédés d'une lettre de Béranger à l'auteur<sup>6</sup>. Il publie ainsi nombre d'ouvrages<sup>7</sup> tout en poursuivant simultanément sa carrière au sein du milieu journalistique : ses poèmes sont

---

<sup>2</sup> Les éléments biographiques proviennent de la préface d'Eugène Sue à *Une Voix d'en-bas, poésies, par Savinien Lapointe*, Paris, A. Blondeau, 1844. Il est cependant prudent de penser que Sue dut en partie idéaliser sinon mythifier la trajectoire du poète.

<sup>3</sup> L'époque voit en effet l'éclosion d'une myriade d'ouvriers poètes, à l'instar de Savinien Lapointe ou encore de Charles Poncy, maçon toulonnais, dont George Sand préface les *Poésies* en 1846. Voir PLANTÉ Christine (dir.), *George Sand critique, op. cit.*, p. 261-282.

<sup>4</sup> Au sujet de Béranger, voir LETERRIER Sophie-Anne, *Béranger : des chansons pour un peuple citoyen*, Rennes, PUR, 2013.

<sup>5</sup> Dans le volume des *Échos* sont insérées des citations louangeuses adressées par de grands auteurs du temps à Savinien Lapointe – dont une Victor Hugo.

<sup>6</sup> Le phénomène est cependant courant à l'époque : Béranger faisait figure d'autorité en matière de poésie populaire, et publier sous sa tutelle permettait aux jeunes auteurs de tenter de se fonder une légitimité.

<sup>7</sup> La plupart des œuvres de Savinien Lapointe sont disponibles sur Gallica.

édités en 1840 dans *La Revue du XIX<sup>e</sup> siècle* et Lapointe participera, entre autres projets, à l'éphémère expérience journalistique de *L'Éclair* entre 1852-1853, aux côtés de noms plus célèbres tels que ceux des frères Goncourt ou de Dumas fils. Par la suite, l'ancien artisan fougueux des journées révolutionnaires se ralliera à l'Empire et deviendra bonapartiste. Il publie des ouvrages jusqu'en 1887<sup>8</sup>.

Le nom de ce polygraphe apparaît de surcroît, à la fin de la Monarchie de Juillet – aux côtés de celui de George Sand –, parmi les collaborateurs de *La Vraie République* (1848), quotidien devenant par la suite le *Journal de la Vraie République* (29 mars-13 juin 1849), dont le nom seul a valeur de programme<sup>9</sup>. Plus inattendues sont en revanche les contributions qu'il offre à la feuille de presse : sous le titre de *La Baraque à Polichinelle*, Lapointe fait paraître, presque chaque dimanche entre le 8 avril et le 10 juin, une série de scènes théâtrales politiquement engagées dans les tourments du temps. Si les deux premiers épisodes de ce feuilleton ont été imprimés par la librairie des bureaux du journal<sup>10</sup>, le reste demeure pour nous inédit. Le 8 avril est éditée « L'Annonce », le 15 « Les Factieux », le 22 « Polichinelle candidat », le 29 « Polichinelle soldat du Pape », puis le 6 mai « Le Pilon », le 21 (exceptionnellement un lundi) « La Fête du Quatre-mai », le 27 « Le Mendiant », le 3 juin « Polichinelle rouge », et enfin le 10 juin « La Famille du transporté ». Une suite est annoncée mais le journal cesse sa parution après le 13 juin.

S'agit-il d'un « théâtre populaire » – entendons-là des pièces faites par les classes sociales les plus modestes, pour elles, défendant leurs intérêts et effectivement lues et jouées par elles ? Rien n'est moins sûr, ne serait-ce que parce qu'il est difficile de mesurer l'audience réelle de ce théâtre de papier, au demeurant plus proche des poèmes théâtralisés que des pièces instituées. Il serait plus juste de considérer que Savinien Lapointe injecte des éléments de théâtres dits « populaires » au sein de la forme poétique, au risque d'y perdre l'essence du théâtre : ce que nous avons depuis nommé la théâtralité<sup>11</sup>. L'auteur s'intéresse moins au théâtre pour ses capacités spectaculaires que pour ses facultés persuasives, ou supposées telles. Le cas des écrits de l'ouvrier ouvre ainsi une réflexion sur l'utilisation associée de deux *mediums* – l'écriture théâtrale et la presse – dans l'espoir de donner une légitimité au « peuple », et d'ainsi recréer, ou créer, une unité nationale. Mais au-delà, ce cas rare d'une écriture dramatique produite par ouvrier, dans son

---

<sup>8</sup> L'ultime publication de Savinien Lapointe est *Le Christianisme dans la rue. Le Parapluie de M. le curé*, Paris, L. Sauvaître, 1887.

<sup>9</sup> Le *Journal de la Vraie République* sera désormais noté JVR dans les notes.

<sup>10</sup> Le feuilleton a été numérisé et est disponible sur Gallica.

<sup>11</sup> Bien qu'anachronique, nous reprenons la célèbre définition de Roland Barthes de la « théâtralité », qui nous paraît malgré tout opérante : « Qu'est-ce que la théâtralité ? C'est le théâtre moins le texte, c'est une épaisseur de signes et de sensations qui s'édifie sur la scène [...] » Roland Barthes, *Le Théâtre de Baudelaire*, Essais critiques, Seuil, « Points », 1981 [1954], p. 41.

usage de références à des théâtres considérés comme populaires, permettant des constructions et projections idéologiques des notions de « peuple » et de « populaire », témoigne avec acuité des apories inhérentes aux productions artistiques populaires, et pose de fait la question de la possibilité même de l'existence autonome et légitime d'un théâtre populaire à l'époque.

### *Du peuple représenté au peuple incarné*

Savinien Lapointe est issu d'un milieu humble, et il revendique ouvertement cette appartenance sociale, grâce notamment à sa signature. Si cette mention sociale d'« ouvrier cordonnier » disparaît après 1848<sup>12</sup>, il semble que ce soit le signe d'une reconnaissance de mérite acquise par l'auteur. Son origine populaire est connue de tous, et devient superfétatoire à mentionner. Il n'est donc pas étonnant que la notion de « peuple » soit au cœur de ses œuvres. Le terme néanmoins est susceptible de recouvrir des réalités diverses : nulle homogénéité de sens ne semble possible pour ce mot capable d'accueillir bien des projections idéologiques.

La représentation des classes les plus modestes de la société – le peuple-*plebs* –, fait l'objet d'un traitement double. Le « peuple » est avec manichéisme scindé entre la masse manipulable, non dotée de capacités de réflexion propre, et la population modeste écrasée sous les injustices, mais dont les valeurs et le comportement font l'objet d'une idéalisation. La misère, les souffrances et les injustices dont est victime le peuple sont montrées avec force *pathos* dans des textes comme « Le Mendiant<sup>13</sup> » (où le cadavre d'un vagabond épris de liberté se voit *in fine* profané et absurdement octroyer une contravention), ou « La Famille du transporté<sup>14</sup> » (l'on y voit un combattant gracié *in extremis*, mais dont la mère est devenue folle et la femme meurt en couche avant qu'il ait eu le temps de l'assister). Ce peuple dont il est urgent d'améliorer la condition, est ainsi dépeint comme digne de considération, sous des traits largement mythifiés : travailleur, il est une force vitale raisonnable et joviale, à l'image du savetier Polichinelle pour qui « travailler est un point nécessaire<sup>15</sup> », et qui « bat la semelle et chante ». Lapointe reprend à son compte l'image d'un peuple-*plebs* idéal répandu à l'époque<sup>16</sup> : celui quasi rousseauiste d'une

---

<sup>12</sup> Voir *Une voix d'en bas*, *op. cit.*

<sup>13</sup> « Le Mendiant », JVR, 27 mai 1849.

<sup>14</sup> « La Famille du transporté », JVR, 10 juin 1849.

<sup>15</sup> « Les Factieux », JVR, 15 avril 1849. *Idem* pour la citation suivante. Voir l'édition du texte en annexe.

<sup>16</sup> Le chant du peuple au travail est topique de l'idéal romantique du peuple ; Victor Hugo en offre un bel exemple avec le chant des lavandières que peut entendre la Reine dans *Ruy Blas*, (voir HUGO Victor, *Ruy Blas*, BERTHIER Patrick (éd.), Paris, Gallimard, « Folio théâtre », 1997, II, 1, p. 93-94. Beaucoup de Républicains ont ainsi produit à l'époque des recueils de chansons à destination du peuple, et prenant sa défense : Béranger en est l'exemple le plus connu, mais l'on peut également nommer Pierre LEROUX, éditant en 1849 ses *Chansons politiques et philosophiques*.

population des origines, non corrompue par la civilisation, honnête, désintéressée, et mettant de l'ardeur à la tâche.

Ces représentations contrastent avec la polarisation inverse : le peuple-*plebs*, c'est aussi la masse aveugle, ductile et violente, sourde à l'idéal républicain. Ainsi, dans « Les Factieux » voit-on des classes populaires adhérer sans réfléchir à Louis-Napoléon Bonaparte en dépit du fait qu'il incarne une nouvelle forme de royauté<sup>17</sup>, et se laisser manipuler par un « Agent provocateur » du gouvernement qui les pousse à la révolte afin d'organiser une répression, et les corrompt avec de l'or :

L'AGENT.

Lesquels sont vos tyrans  
Et les plus dangereux ?

UN SERRURIER.

Qui ? Ce sont les plus grands.

L'AGENT.

Lesquels vous ont étreint sous le joug despotique,  
En concentrant en eux la force politique ?

TOUS.

Ce sont nos exploiters !

L'AGENT.

Vous les avez nommés.  
Ainsi, vos droits, vos biens, sont par eux consumés.

UN MAÇON.

Oui, par eux, des vendeurs !

L'AGENT.

Il faut y mettre un terme<sup>18</sup> !

La *plebs*-Janus duelle de Lapointe pourrait ainsi se distinguer ainsi entre « peuple » pourvu de nobles qualités, et « populace », masse aveugle et manipulable. Cette schize n'est cependant pas hermétique ni irrémédiable. Aux yeux de l'auteur, l'éducation – au sens large – doit permettre de construire un autre peuple, à la dimension citoyenne et politique : le peuple-*civis*. Parce qu'en la populace se cache toujours de vertueux instincts susceptibles d'être réveillés, le peuple-*plebs* est appelé à une existence civique. Polichinelle, dans « Les Factieux », joue ainsi les éclaireurs du peuple, et parvient à le détourner des manœuvres de l'agent provocateur :

POLICHINELLE.

---

<sup>17</sup> Savinien Lapointe n'est à l'époque pas encore rallié à celui qui deviendra Napoléon III. Dans « Les Factieux », lorsqu'un paysan proclame son soutien à « Louis » et boit à sa santé, Polichinelle répond : « Je veux boire aux dindons qui demandent un roi. », JVR, 15 avril 1849.

<sup>18</sup> « Les Factieux », JVR, 15 avril 1849.

La liberté n'est pas œuvre d'attentat.  
Ce n'est pas seulement commettre un fratricide,  
Mais qui tue en son nom devient liberticide.  
[...]  
Laissons évanouir les attentats coupables  
Des gens qui sèment l'or à travers brocs et tables !

LE FORGERON.

Qu'en penses-tu, toi, Pierre ?

PIERRE.

Il a raison encor.  
(*Rejetant quelques pièces de monnaie avec dégoût.*)  
Qu'il en soit fait ainsi. Je souffre avec cet or !

LE TANNEUR, *DE MEME.*

Il me brûle !

LE DEBARDEUR, *DE MEME.*

Je me sens mal à l'aise !

UN CHARPENTIER, *DE MEME.*

J'ai l'esprit à l'envers !

LE TONDEUR, *DE MEME.*

Ce beau louis me pèse<sup>19</sup>.

Polichinelle, pour qui les « deux colonnes saintes<sup>20</sup> » ont « pour nom *Travail* [et] *Éducation* », incarne dans les écrits de Lapointe un guide populaire – du peuple et pour le peuple. Il est ainsi en position charnière : ouvrier, il se distingue pourtant de certains de ses compatriotes par son langage plus élaboré, ainsi que par ses capacités de raisonnement. Il possède par exemple un parler se démarquant de celui des paysans – présenté avec insistance comme sociolecte, lieu commun du langage<sup>21</sup>. C'est dire combien la parole elle-même marque cette différence fondamentale entre la masse et le particulier :

LE PAYSAN.

Oui, les Napoléon, jarni-dieu, règneront ;  
Mes *veignes* et mes blés avec eux fleuriront.  
*J'en voulons !*

POLICHINELLE.

C'est en vain que Jean-Louis les nomme ;  
Je ne reconnais plus les neveux du grand homme.

LE PAYSAN.

Il détruira l'octroi...

POLICHINELLE.

---

<sup>19</sup> « Les Factieux », JVR, 15 avril 1849.

<sup>20</sup> « Polichinelle candidat », JVR, 22 avril 1849. *Idem* pour la citation suivante.

<sup>21</sup> Le sociolecte est l'ensemble des usages de langage d'un groupe social. Voir MOREAU Marie-Louise (dir.), *Sociolinguistique : les concepts de base*, Wavre, Mardaga, « Psychologie et sciences humaines », 1997, article « Sociolecte » de Claudine Bavoux, p. 265-266.

## Lieux communs, sots propos<sup>22</sup> !

En cela, Polichinelle est l'exact double, la projection de Savinien Lapointe au sein de ses œuvres. Outre que la profession de savetier de la marionnette n'est pas sans évoquer celle de cordonnier de son auteur, les écrits de l'auteur sonnent comme autant de preuves de son éducation, et lui donnent (ou doivent lui donner) une légitimité : confinant parfois au lyrisme<sup>23</sup>, Lapointe peut user d'un vocabulaire recherché, de références mythologiques<sup>24</sup> voire philosophiques. Certaines de ses pièces valorisant la pauvreté sans laquelle « l'on n'est pas philosophe<sup>25</sup> » apparaissent en effet comme un lointain écho de philosophies antiques<sup>26</sup>. Dans cette optique, le pauvre, comme l'ascète, renoue avec les origines les plus pures de l'humanité, ce qui lui permet d'accéder à une réflexion, philosophique, politique ou déontologique, d'autant plus légitime qu'elle est dénuée des méfaits corrupteurs de la civilisation. De surcroît, Lapointe fait montre au travers de Polichinelle de ses capacités d'analyse justifiant sa prise de position face aux événements politiques secouant la France d'alors. Il s'indigne ainsi de la condamnation de Louis Blanc dans « Le Pilon » (6 mai 1849), et dédicace son « Polichinelle rouge » (3 juin) entièrement voué à dénoncer les détracteurs de la République (les « Blancs ») à Ledru-Rollin, l'un des acteurs politiques républicains clefs de l'époque. Les écrits de Lapointe doivent ainsi attester de sa légitimité comme éclairer de ses confrères non éduqués.

Les discours de Polichinelle-Lapointe résonnent ainsi comme autant de démonstrations que l'auteur et son personnage sont bien dignes des orateurs de l'Assemblée. En témoignent les longues tirades de « Polichinelle candidat » (le 22 avril 1849), ou encore « Polichinelle rouge » (le 3 juin), et ce en dépit du fait qu'à ses yeux « les longs discours sont des poissons d'avril<sup>27</sup> ». La

---

<sup>22</sup> « Les Factieux », JVR, 15 avril 1849. Savinien Lapointe, en soulignant, marque le caractère populaire des expressions utilisées par le paysan.

<sup>23</sup> « Annonce », JVR, 8 avril 1849 : « Désirs, grandeurs, pouvoirs que l'homme déifie, / Seront traînés au pied de la philosophie. / Pensant l'être, les gens se disent malheureux, / Et ce mal n'est souvent qu'un fantôme fiévreux / Gonflé d'ambition, qui s'exhale, qui crève, / Plein des vents exaltés d'un impossible rêve. »

<sup>24</sup> Voir les références à César et Brutus dans « Les Factieux », JVR, 15 avril 1849 ; ou « Fête du Quatre-mai », JVR, 21 mai 1849, avec des allusions à la mythologie égyptienne (au sujet de l'obélisque), à Sésostris, ainsi qu'aux naïades et aux tritons, pour ne citer qu'eux.

<sup>25</sup> « L'Annonce », JVR, 8 avril 1849.

<sup>26</sup> L'on songe par exemple à Épicure qui prônait la seule satisfaction des besoins naturels et nécessaires, ou encore aux cyniques vivant comme des animaux, dans un dénuement presque total. Dans « Le Mendiant » (JVR, 27 mai 1849), le personnage principal préfère sa condition de miséreux et vagabond libre à celle des paysans asservis par le travail et leurs conditions de vie néfastes. Notons toutefois que l'héritage est aussi chrétien (ce qu'exprime certains versets de la Bible devenus quasi proverbiaux, à l'instar d'« Il est plus facile pour un chameau... », ou encore de « Les derniers seront les premiers... »). On constate en outre que, comme nombre de ses contemporains, Savinien Lapointe fait la différence entre pauvreté et misère : le travail permet de sortir l'ouvrier de la misère sociale et intellectuelle, et de lui éviter l'inactivité susceptible d'engendrer les vices de la société. La pauvreté en revanche est une vertu : « Nos costumes, dit-on, sont d'une pauvre étoffe ; / C'est vrai ; mais autrement l'on n'est pas philosophe. » (« L'Annonce », JVR, 8 avril 1849.)

<sup>27</sup> « Polichinelle candidat », JVR, 22 avril 1849.

contradiction n'est pas des moindres, et pose *de facto* la question du modèle d'éloquence choisi par le poète-ouvrier pour servir de guide.

*Le théâtre populaire, ou l'utopie d'une éloquence marginale et légitime*

La première publication, au titre programmatique, « L'Annonce » (éditée le 8 avril), sonne comme un manifeste. C'est en effet l'occasion, pour Savinien Lapointe, de revendiquer un ensemble de modèles théâtraux populaires. Les genres dramatiques officiels, ceux que la tradition place au sommet de la hiérarchie, sont mis au ban de *La Baraque à Polichinelle* :

UNE MARIONNETTE.

[...]

Le théâtre en carton, le rideau de papier,  
Vu les prétentions du peintre et du fripier,  
Demandent humblement toute votre indulgence,  
Pour oser étaler ainsi leur indigence.  
Nos décors ne sont pas aussi beaux qu'à l'Opéra ;  
Mais nous vous protestons qu'en revanche – on rira<sup>28</sup>.

L'Opéra, mais également le Théâtre-Français où se joue le « drame<sup>29</sup> », sont stigmatisés comme des lieux sérieux. Surtout, ce sont d'une part des espaces clos et payants – autant dire que le public peut y faire l'objet d'une sélection, contrairement à la « place publique<sup>30</sup> » accueillant ladite baraque – ; et d'autre part des lieux régis par les codifications sociales reflétant la hiérarchie de la société. Polichinelle précise ainsi, à la fin de « L'Annonce », qu'au rebours des us en vigueur dans les salles consacrées, pour assister à son spectacle, « [o]n peut rester debout et garder son chapeau<sup>31</sup> ».

C'est en outre moins le masque italien de Polichinelle qui intéresse le poète, que les connotations d'humilité sociale, de marginalité, ou de parole libérée et désinvolte que la seule évocation de son nom est susceptible de disséminer. Par opération de syncrétisme à partir de références à d'autres théâtres dits populaires, Polichinelle en vient chez Lapointe à allégoriser le *concept* même de « Théâtre Populaire ». En lui en effet convergent et se concentrent diverses formes, époques, et zones géographiques en fait de divertissement dramatique de rue. Le personnage, « quoique italien » a ainsi été « naturalisé satirique français<sup>32</sup> ». Aussi incarne-t-il également le théâtre de la Foire (comme le marque la référence à la « baraque »), ou évoque-t-il

---

<sup>28</sup> « L'Annonce », JVR, 8 avril 1849.

<sup>29</sup> Lorsque la marionnette demande à Polichinelle s'il doit « explique[r] le drame », Polichinelle répond : « Le drame ! C'est risquer ma gloire et mes succès :/ La foule va se croire au Théâtre-Français. », JVR, 8 avril 1849.

<sup>30</sup> Didascalie liminaire, JVR, « L'Annonce », 8 avril 1849.

<sup>31</sup> « L'Annonce », JVR, 8 avril 1849.

<sup>32</sup> « L'Annonce », JVR, 8 avril 1849.

encore le rebelle Guignol lyonnais<sup>33</sup> (par les revendications de satire ou encore l'intervention d'une marionnette dès « L'Annonce »), et la libre et populaire *Commedia dell'arte* italienne (dont seront joués les « lazzis dans les airs des dimanches<sup>34</sup> »). À ces modèles dominants, nous pourrions ajouter le mystère médiéval : les spectateurs participent régulièrement au spectacle offert par les scènes<sup>35</sup>, et Lapointe utilise parfois l'allégorie (notamment celle de la Trahison, incarnée dans le « Manteau noir » de « Polichinelle candidat<sup>36</sup> »). La farce enfin – notre relevé ne se prétend malgré tout pas exhaustif – est convoquée (songeons par exemple à la bastonnade que Polichinelle promet au paysan dans « Les Factieux », ou à l'utilisation du canevas de l'arroseur arrosé dans cette même scène<sup>37</sup>).

Le syncrétisme opéré par Lapointe permet ainsi de passer de modèles dramatiques spécifiques et particuliers à une projection idéalisée et mythique du Théâtre Populaire, à des fins idéologiques. Si ces paradigmes dramatiques sont en effet également convoqués par certains auteurs majeurs du temps, c'est dans un objectif tout différent. Sand ou Gautier, pour ne citer qu'eux, voient dans les théâtres populaires dont ils conservent les caractéristiques propres, une possibilité renouvellement dramatique, en vertu d'un retour à ce qu'ils considèrent comme l'essence du théâtre<sup>38</sup>. S'il fallait résumer en quelques mots leur pensée, sont valorisées des origines mythiques et idéalisées pour n'être censément pas encore corrompues par la civilisation, ni par la matérialisation croissante que connaissent les spectacles de leur époque. Chez Savinien Lapointe au contraire, le théâtre populaire ne fournit pas un modèle de renouvellement dramatique, mais celui d'une éloquence efficace, capable d'être entendue et comprise par l'humble public auquel elle prétend s'adresser.

La convocation du théâtre populaire synthétique construit par Savinien Lapointe est ainsi l'occasion de définir une nouvelle éloquence. Le titre de l'ensemble de ces scènes, par son incorrection – à en lieu et place de *de* – sonne comme une promesse : celle de ne pas sombrer

---

<sup>33</sup> Rappelons que la marionnette a été créée vers 1808 par Laurent Mourguet.

<sup>34</sup> « L'Annonce », JVR, 8 avril 1849.

<sup>35</sup> Cette esthétique participative du théâtre médiéval a été mise en évidence par Henri Rey-Flaud, *Le Cercle magique. Essai sur le théâtre en rond à la fin du moyen âge*, Paris, NRF, Gallimard, 1973. Dans *La Baraque*, des personnages de spectateurs sont parfois convoqués sur les tréteaux. C'est par exemple le cas dans « La Fête du Quatre-mai », JVF, 21 mai 1849.

<sup>36</sup> « Polichinelle candidat », JVR, 22 avril 1849.

<sup>37</sup> « Les Factieux », JVR, 15 avril 1849. L'agent provocateur qui a tenté de semer le trouble au sein de l'ensemble des protagonistes finit la pièce l'oreille clouée par leurs bons soins.

<sup>38</sup> Théophile Gautier ou encore George Sand sont de véritables amateurs de la *Commedia* et de formes spectaculaires considérées comme populaires telles que le mime (ils goûtent notamment particulièrement Deburau). En témoignent le *Pierrot posthume* ou le *Une larme au diable* (inspiré des mystères médiévaux) du premier, et les expériences du théâtre privé de Nohant de la seconde. Le fils de la romancière se prend d'ailleurs de passion pour le théâtre de marionnettes, dont il livrera en 1860 une histoire accompagnée de planches de costumes, préfacée par sa mère, *Masques et bouffons : comédie italienne*.

dans la logorrhée sans fin et incompréhensible des orateurs professionnels, dans le pur gargarisme de mots jugé aussi ennuyeux qu'inefficace. La « baraque » de Polichinelle, toute d'humbles tréteaux bâtie, s'érige en faux contre la tribune parlementaire :

UNE MARIONNETTE.

[...]  
[Polichinelle] m'a chargé de dire en style simple et clair,  
Qu'il allait vous donner un spectacle en plein air,  
Dans la rue, au soleil, invitant les plus tristes,  
Malgré les cris des chiens et ceux des journalistes,  
À venir écouter nos quolibets nouveaux,  
Pour ramasser le rire au pied de nos tréteaux<sup>39</sup>.

En ces vers se résume le projet de Lapointe : établir une rhétorique anti-rhétorique par sa simplicité, une parole libre, ouverte à la satire et à la dénonciation, et une éloquence accueillant le rire afin d'éviter l'ennui du public. Autant dire que cet idéal de médiation sans médiation flirte avec le populisme.

Cependant, force est de constater que les textes de l'auteur oscillent entre revendication d'éloquence populaire, et tentation de se conformer à des modèles discursifs officiellement consacrés. Cet écartèlement dénonce le caractère utopique de l'existence d'une éloquence populaire autonome *et* légitime, puisqu'un étalonnage sur l'éloquence les lieux d'exercice du pouvoir semble inévitable. Le discours populaire est en effet non seulement soumis à la double contrainte de se démarquer de cette dernière tout en cherchant à l'égaliser, mais également à celle d'acquiescer une existence autonome et reconnue *en regard de* ce modèle qu'elle entend rejeter. En résultent d'irrémediables contradictions inhérentes à *La Baraque à Polichinelle*, dont le fait que l'ensemble des écrits dramatiques de Savinien Lapointe cède à une même tentation : celle de la *chaire*. Frayant avec les habitudes rhétoriques de la tribune, l'auteur nie de fait les promesses du modèle de théâtre populaire qu'il l'a élaboré, ce dont il est conscient :

UNE MARIONNETTE.

Pardonnez-moi : j'ai fait un discours ennuyeux,  
Et de la pire espèce : un discours sérieux<sup>40</sup>.

Alors que la marionnette initiale défend l'excès de sérieux et interdit les discours prolixes, non seulement elle en fait un, mais surtout la quasi totalité des scènes de *La Baraque* se voit constituée de harangues politiques, sinon polémiques. De ces longues prises de paroles au sein desquelles les personnages s'adressent plus au lecteur du *Journal* qu'aux autres personnages,

---

<sup>39</sup> « L'Annonce », JVR, 8 avril 1849.

<sup>40</sup> « L'Annonce », JVR, 8 avril 1849.

découle un théâtre non seulement très peu dramatique<sup>41</sup>, mais aussi et surtout, peu populaire, c'est-à-dire susceptible de *rencontrer* le peuple-*plebs*. Les points de passage du théâtre vers le discours rhétorique amènent dès lors à interroger l'identité du destinataire réel des écrits de Lapointe.

### *Une éloquence populaire pour le peuple ?*

Le *medium* utilisé par Savinien Lapointe, d'abord, pose problème : il est permis de douter que *Le Journal de la Vraie République* soit lu par les catégories les plus nécessiteuses de la population<sup>42</sup>. Un véritable théâtre de rue en outre, improvisé sur les pavés des quartiers les plus populaires de Paris, eût sans nul doute été plus efficace pour rencontrer les masses auxquelles les tribunes ferment leurs portes. De fait, les références mythologiques que nous avons pu noter, la recherche dans le vocabulaire ou les tournures de phrases – qui ne sont pas uniquement le propre de Polichinelle mais de l'ensemble des personnages soutenant l'opinion de l'auteur en ces scènes<sup>43</sup> –, montrent qu'*il ne s'adresse pas au peuple*. La cause en est que le discours populaire cherche sa légitimité dans la reconnaissance des classes supérieures qui, elles, possèdent une voix. Il est en cela un instrument voué à faire advenir à la *considération vis-à-vis des classes détenant le pouvoir* une part de la population jusqu'alors trop négligée. Aussi le discours de Polichinelle, dans « Polichinelle candidat », s'impose-t-il comme la voix du peuple-*plebs*, que doivent entendre et prendre en compte les législateurs :

POLICHINELLE.

[...]

Je suis le Peuple enfin dont *vos* maudites gaules  
Comme d'affreux moustics dévorent les épaules ;  
Peuple calomnié, qui lutte et se défend  
Avec le frais sourire ou les jeux d'un enfant<sup>44</sup>.

Plus qu'éduquer le peuple-*plebs* pour en faire un peuple-*civis*, Lapointe a pour ambition de sensibiliser les classes susceptibles de faire advenir cette mue, en leur ouvrant les yeux sur la condition misérable de certains de leurs concitoyens. Déjà en 1844, Eugène Sue formulait le vœu de « voir [la pensée de Savinien Lapointe] *se populariser* à l'infini, afin que les gens les moins lettrés

---

<sup>41</sup> Il faut ajouter aux tirades déclamatoires l'usage massif de récits (des narrations), de proclamations (« Polichinelle soldat du Pape » commence par la lecture du communiqué d'un caporal à ses « camarades », JVR, 29 avril 1849), et de lettres (par exemple dans « La Famille du transporté », JVR, 10 juin 1849).

<sup>42</sup> Les analyses de Jacques Rancière abondent en ce sens : il montre en effet que le discours ouvrier de la presse s'adresse d'abord au bourgeois, voir FAURE Alain, RANCIÈRE Jacques (éd.), *La Parole ouvrière*, Paris, La Fabrique, 2007, p. 12.

<sup>43</sup> À l'instar de l'orateur populaire du « Polichinelle candidat », JVR, 22 avril 1849.

<sup>44</sup> « Polichinelle candidat », JVR, 22 avril 1849. Nous soulignons.

puissent goûter les jouissances délicates et élevées que son talent [lui] a procurées<sup>45</sup> ». Ces mots sonnaient comme une révélation en creux de l'identité sociale des lecteurs de Lapointe.

Destinée aux classes dirigeantes et éduquées, *La Baraque à Polichinelle* cherche *in fine* à créer un peuple-*populus* – un Peuple –, utopie irénique d'une nation unifiée devenue *civitas*. Enfin cicatrisé des Révolutions à répétition et de l'instabilité politique, ce peuple-nation doit être, dans l'optique du poète républicain, uni et guidé par les idéaux de *liberté*, et surtout d'*égalité* – nivelé par le haut, à la faveur de la culture et de l'éducation –, rendue possible grâce à la *fraternité*.

Ce projet auctorial éclaire la contamination constante du théâtre par le discours, ce théâtre-chaire, au demeurant parfaitement conscient et réfléchi. Si en tant que poète Lapointe n'est en effet pas pleinement à son aise dans l'écriture dramatique, certaines scènes cependant témoignent d'effets de dramatisation prouvant que l'auteur est capable de produire un théâtre *théâtral*<sup>46</sup>. Il faut donc en conclure qu'en dépit du programme proclamé dans « L'Annonce », Lapointe n'a pas pour objectif de faire œuvre théâtral. D'un côté, il instrumentalise une forme d'écriture ainsi qu'un imaginaire populaire, synthétisé en Polichinelle devenu allégorie du peuple-*plebs* que l'on cherche à faire exister ; de l'autre, il est contraint d'endosser un type de discours auquel son public effectif est habitué<sup>47</sup>, celui des débats parlementaires, afin non seulement d'être entendu, mais surtout d'être lui-même légitime au regard de ses destinataires. L'aporie était inévitable<sup>48</sup> : parce que hisser la « voix d'en bas<sup>49</sup> » nécessite un positionnement *par rapport* à celle déjà au sommet, Polichinelle, *La Baraque*, l'écriture mise en place par l'auteur, le peuple-*plebs* et Savinien Lapointe lui-même ne parviennent pas à se frayer une existence tout à la fois autonome, légitime, et spécifique ; existence qui pourtant seule gagerait de la possibilité de faire advenir l'utopie du peuple-nation. Est-ce alors à dire que les écrits de Lapointe sont vains ?

#### *Des mots aux choses : la tentative d'une efficace du discours*

Les scènes de *La Baraque à Polichinelle* tentent de se relever de ces apories par leur prétention à l'efficacité. Unir poétiquement la forme populaire à l'éloquence tribunicienne vaut

---

<sup>45</sup> Préface d'Eugène Sue. Savinien Lapointe, *Une voix d'en bas*, Paris, chez tous les libraires, 1844, p. XXXVII. Nous soulignons.

<sup>46</sup> « Les Factieux », « Le Mendiant » ou encore « La Famille du transporté » sont de petites scènes parfaitement dramatiques, fondées sur des conflits arrachant le texte de Lapointe au pur théâtre de discours, et aisément transposables sur scène.

<sup>47</sup> Il faut rappeler que les débats parlementaires sont sténographiés au sein des quotidiens de l'époque depuis au moins le début du siècle.

<sup>48</sup> Cette aporie est celle de l'ensemble de la « poésie populaire » de l'époque. Voir MILLOT Hélène *et al.* (dir.), *La Poésie populaire en France au XIX<sup>e</sup> siècle. Théories, pratiques et réception*, Tusson, Lérôt, 2005.

<sup>49</sup> L'expression fait évidemment référence au titre du recueil poétique de Savinien Lapointe, *Une voix d'en bas, poésies*.

inscription *au présent de l'œuvre* de l'unité politique recherchée, dont on espère la *réalisation future* grâce à l'effort fraternel commun. Cela éclaire l'ancrage profond des textes de Lapointe dans l'*actualité* qui les voit naître. Au-delà des seules références aux événements politiques généraux qui ont servi de toile de fond à leur composition<sup>50</sup>, ils comportent les traces de la nécessité d'agir, les marques d'une temporalité fonctionnant à plus brève échelle : celles du présent actuel sinon *instantané*. Aussi les scènes de *La Baraque* abondent-elles en didascalies étrangement ancrées dans l'*ici et maintenant*<sup>51</sup> du lecteur, comme c'est le cas dans « L'Annonce » :

LA MARIONNETTE.

[...]

Prenez place ! Accourez ! Vous verrez à la fin

Deux terribles acteurs : l'échafaud et la faim.

(*En ce moment*, un petit vieillard juché sur un tabouret, à l'angle droit de la baraque, joue l'air de : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière, j'ai du bon tabac, tu n'en auras pas.*

Traduction de la devise du riche narguant la pauvreté : *J'ai de beaux écus dans mon secrétaire*, etc<sup>52</sup>.)

Les impératifs – temps ici bien nommé – lancés par la marionnette à son public, mais surtout au destinataire du *Journal de la Vraie République*, sont dynamisés par un cadre spatio-temporel voyant coïncider présent immédiat du lecteur et temps fictionnel. Les textes de *La Baraque* fourmillent de ces indications chronologiques inscrivant le texte dans l'instantanéité :

Camp militaire. – Un caporal, entouré par ses nombreux camarades, lit *la proclamation suivante* ; vieux chiffon de papier, daté des glorieuses campagnes d'autrefois, elle enveloppait *tout à l'heure* un morceau de fromage servi au caporal d'ordinaire par la crémère du régiment<sup>53</sup>. [...]

Le lecteur est convoqué pour prendre place au sein de la scène. Il en devient l'un des acteurs, et se voit sensibilisé au sentiment d'*urgence* que l'auteur inscrit dans son texte.

Savinien Lapointe exploite ainsi le support qui accueille son texte – le journal – jusque dans ses limites même. Dans un siècle où s'invente la notion d'actualité, invention à laquelle ne périodique n'est pas étranger<sup>54</sup>, le quotidien était le support idoine pour des textes cherchant à s'inscrire dans une temporalité de l'immédiateté.

---

<sup>50</sup> « Polichinelle candidat » comporte de nombreuses références aux événements qui ont secoué 1848, ou encore au massacre de la rue Transnonain de 1834 (JVR, 22 avril 1849), et « Polichinelle soldat du Pape » renvoie explicitement à l'intervention française en Italie (JVR, 29 avril 1849).

<sup>51</sup> Voir par exemple dans « Polichinelle rouge » : « *En ce moment*, il se fait un grand tumulte autour de la baraque » (JVR, 3 juin 1849), ou cette même locution temporelle dans « L'Annonce » (JVR, 8 avril 1849). Nous soulignons.

<sup>52</sup> « L'Annonce », JVR, 8 avril 1849. Sauf les titres de chansons, nous soulignons.

<sup>53</sup> « Polichinelle soldat du Pape », JVR, 29 avril 1849, nous soulignons.

<sup>54</sup> Marie-Ève Thérénty a montré combien le journal n'aura de cesse de rechercher un *continuum* avec la vie, notamment en complexifiant son système de périodisation, participant ainsi de l'invention de l'actualité au XIX<sup>e</sup> siècle. Voir THÉRENTY Marie-Ève, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, éd. du Seuil, « Poétique », 2007, p. 49.

Mais cet ancrage dans un temps extrêmement resserré est également à percevoir comme le substitut du spectacle théâtral qui n'a lieu que par la médiation du papier. L'esthétique participative des écrits de Savinien Lapointe remédie en effet à la contradiction perceptible entre son projet – recréer une nation unie, un Peuple, ce que la communion du public lors d'une représentation théâtrale aurait pu engendrer<sup>55</sup> –, et son *medium* de diffusion – le journal, impliquant une lecture silencieuse et solitaire. L'auteur tente ainsi de repousser les limites d'un support éditorial qui s'imposait malgré tout parce qu'il diffusait à un public plus large que celui de l'Assemblée ou de la salle de théâtre, sans pour autant que celui-ci soit véritablement populaire.

~

Alain Vaillant a pu montrer que chaque Révolution s'approprie un modèle littéraire de prédilection : au théâtre de 1830 succède ainsi la poésie lors de la Révolution 1848<sup>56</sup>. *La Baraque à Polichinelle*, dans ses contradictions mêmes, porte la trace du changement de paradigme esthétique intervenu avec la fin de la Monarchie de Juillet. L'œuvre de Lapointe n'est pas le fruit d'un dramaturge, et le théâtre y vaut moins pour son aptitude à engendrer la commotion collective d'une salle de spectacle que pour les connotations libérées par la reconstruction idéologique, synchrétique, simplificatrice et mythique du « Théâtre Populaire » qu'opère Lapointe. Il est ainsi l'occasion de tenter de fonder un discours autre que la rhétorique officielle et reconnue, et par ce biais de faire accéder à la considération la voix des plus humbles, quoique cette voix soit nécessairement conduite à imiter ces discours légitimes qu'elle entend congédier, parce que ce sont eux seuls qui peuvent sceller sa légitimité. Pris dans un conflit entre idéologie et dessein d'efficacité pragmatique, immanente et immédiate, Lapointe tente néanmoins de surmonter ces contradictions en exploitant au mieux les propriétés de son support éditorial – le périodique – afin que ses mots ne demeurent pas lettres mortes, et accèdent à la dignité d'une efficace au sein de la réalité.

Les scènes de Savinien Lapointe sont l'un des témoins de la propension d'une époque à user idéologiquement d'un terme – *peuple* – dont la valeur subsumante est propice à accueillir toutes les projections, y compris les plus contestables. Pour que le peuple-*plebs* à la représentation

---

<sup>55</sup> Ce projet de fonder un peuple-public grâce au drame totalisant est notamment celui de Victor Hugo à l'époque. En témoigne par exemple la préface de *Ruy Blas* et sa théorie des « trois espèces de spectateurs » composant le public : « le mélodrame pour la foule ; pour les femmes, la tragédie qui analyse la passion ; pour les penseurs, la comédie qui peint l'humanité. », HUGO Victor, *Ruy Blas*, éd. cit., p. 28.

<sup>56</sup> Voir VAILLANT Alain, *La Crise de la littérature. Romantisme et modernité*, Grenoble ELLUG, 2005, p. 32-37.

hyperboliquement polarisée entre grandeur et abjection accède au rang de peuple-*civis*, et puisse former avec les classes dominantes le peuple-*populus*, cette nation française unie tant rêvée, Lapointe flirte avec un populisme dont son texte s'échappe finalement lorsqu'il tente d'égaliser les modèles discursifs officiels dont il affectait de se dégager... Ultime paradoxe d'un ensemble de textes qui résonnent aujourd'hui comme un témoignage littéraire, plus demi siècle avec la Révolution française, de la difficulté rencontrée par une large part de la population française à fonder et faire reconnaître une voix, un discours, une existence sociale et politique, et une littérature qui lui soit propre.

## ANNEXE

~

SAVINIEN LAPOINTE, *LA BARAQUE A POLICHINELLE*, « LES FACTIEUX »

(*JOURNAL DE LA VRAIE REPUBLIQUE*, 15 AVRIL 1849)

Le texte offre un bel exemple des contradictions travaillant les écrits de Savinien Lapointe livrés au *Journal de la Vraie République*, tant dans la représentation manichéenne du peuple-*plebs* que dans sa propension à devenir peuple-*civis* grâce à un Polichinelle-Lapointe éclaircur des masses. La marionnette oscille entre comportement et parler modelé sur la référence au Théâtre Populaire tel que le construit idéologiquement l'auteur, et l'influence de l'éloquence de la Tribune. « Les factieux » offre en outre un témoignage de la virulence polémique dont font preuve les écrits du poète-ouvrier, viscéralement et violemment aux prises avec les débats et les événements de son temps, au sein d'une actualité qu'il cherche à tout prix à infléchir.

### **Une barrière, une échoppe, cabarets et jardins.**

#### Scène I<sup>re</sup>.

**POLICHINELLE, savetier, dans une échoppe.**

L'espérance est la foi de quiconque travaille ;  
C'est elle qui soutient l'ouvrier sur la paille.  
Il se dit : J'ai du mal tout mon soûl, Dieu merci !  
Car la journée est rude et longue ; mais aussi  
Je vois autour de moi ma petite famille  
Dont la lèvre sourit, dont le regard pétille.  
Alors, de gros baisers, des enfans à pleins bras  
Qu'on boude ou qu'on étreint, bien vermillons, bien gras.  
Ça réconforte, et puis tout cela vous dit : « Père ! »  
Ça vous embrasse encor, ça rit, et l'on espère !  
Voi à pourquoi je prends l'alène et le marteau ;  
Que dès le point du jour, chantant avec l'oiseau,  
Je me dis : Travailler est un point nécessaire ;  
Ne laissons pas chez nous pénétrer la misère,  
N'étant qu'un savetier, point du tout hasardeux,  
Dont voici la devise : un, plus un, valent deux.  
Avec cela, je bats ce préjugé phthisique  
Qui prétend qu'un peu d'ordre est chose prosaïque.  
Ah ! bah ! laissons hurler ce pauvre similor :  
Le sou cria toujours : Haro sur l'écu d'or !...

On répond qu'en ceci je prouve ma sagesse.  
Est-ce sagesse? Non. C'est peut-être faiblesse :  
Ma vertu, c'est la peur. Je crains pour mes vieux ans  
La détresse en hail'ons qui s'accroche aux passans.

(Il bat la semelle et chante.)

Scène II.

**Chambre du conseil d'Etat. — Les ministres, un général,  
un agent provocateur.**

PREMIER MINISTRE.

Quel levier prendrons-nous pour entraîner les masses?  
Il nous faut écraser d'un coup les populaces,  
Projectiles vivans que, dans de pareils jours,  
Aux cris de République on soulève toujours.

LE GÉNÉRAL, *se frisant la moustache.*

Patrie a fait César!

SECOND MINISTRE, *souriant.*

Et Liberté, Brutus!

L'AGENT PROVOCATEUR.

Messieurs, avant ce soir, je les tiens pour battus.

PREMIER MINISTRE.

Vos moyens?

L'AGENT PROVOCATEUR.

Mes agens, répandus par la ville,  
Vont agiter la foule et la garde mobile.

LE GÉNÉRAL.

Si le Peuple descend, je réponds du combat :  
La République meurt dans un guépier d'Etat.

SECOND MINISTRE, *souriant.*

Nous ne conspirons pas; nous prenons des mesures,  
Général...

L'AGENT.

Qui devront soulever des murmures,  
Des provocations... A plus tard le fin mot.

LE MINISTRE.

Donc, ce soir la bataille, et l'Empire...

L'AGENT, *en se retirant.*

A bientôt!

Scène III.

**Ouvriers, manouvriers, paysans et Polichinelle, buvant sous  
une tonnelle.**

UN PAYSAN, *versant à boire.*

Camarades, buvons à Louis Bonaparte!

POLICHINELLE.

Allons, décidément notre ami perd la carte.

(Appelant.)

Catherine, viens ça! Tiens, remplis-nous ce pot.  
Notre piquette échappe aux griffes de l'impôt;  
Quoique aigrette un peu, ma foi, je m'y résigne;  
Et vive celui-là qui cultive la vigne!

LE PAYSAN.

Oui, les Napoléon, jarni-dieu! règneront;  
Mes vignes et mes blés avec eux fleuriront.  
*J'en voulons!*

POLICHINELLE.

C'est en vain que Jean-Louis les nomme;  
Je ne reconnais plus les neveux du grand homme.

LE PAYSAN.

Il détruira l'octroi...

POLICHINELLE.

Lieux communs, sots propos!

LE PAYSAN.

Les taxes, l'exercice... enfin tous les impôts.  
De même, il doublera travail et prix...

POLICHINELLE.

Sans doute!

Voilà comme on vous tond, et vous n'y voyez goutté.

LE PAYSAN, *élevant son verre.*

A Louis!

POLICHINELLE, *de même.*

A celui qui dira : Le travail  
Du navire égaré prendra le gouvernail!  
C'est ainsi, mes enfans, qu'avec la République,  
Nous pourrons aborder vers une autre Amérique.

LE PAYSAN, *avec exaltation.*

A Louis! à Louis!

POLICHINELLE, *riant.*

A ton aise; pour moi,  
Je veux boire aux dindons qui demandent un roi.  
Aux dindons!

LE PAYSAN, *furieux.*

Je m'en vais te fendre la basane!

POLICHINELLE.

Tu devrais, mon garçon, te mettre à la tisane :  
Vouloir battre un ami, c'est insulter au vin.  
Vive la République! A bas ton souverain!

LE PAYSAN, *s'armant d'un broc.*

Méchant républicain, je te casse la tête!...

POLICHINELLE, *courant à son bâton.*  
Avec les animaux il faut agir en bête.  
Mon bâton ! mon bâton !

Scène IV.

Les précédens, l'agent provocateur.

L'AGENT PROVOCATEUR, *se jetant à travers la bataille.*

Ah ! de grâce, arrêtez !

LE PAYSAN.

Non, mort aux partageux !

L'AGENT PROVOCATEUR.

Mes enfans, écoutez :  
Ça, raisonnons un peu. N'allait-on pas se battre  
Ici ? Ce n'est pas soi, Messieurs, qu'il faut abattre.  
Malheur aux nations qui vont mal à propos  
Opposer croix à croix et drapeaux à drapeaux !  
Les tyrans sont enfans de nos luttes civiles ;  
Les Peuples divisés font les peuples serviles.  
Rappelez vos esprits, Messieurs. La liberté,  
Est-ce la force ? Non ! c'est la sainte unité !

POLICHINELLE.

Bravo !

UN MAÇON.

Sans doute.

L'AGENT PROVOCATEUR.

Or donc, laissez là vos querelles ;  
C'est éveiller à tort les échos des ruelles.  
Un intérêt plus haut veut des actes meilleurs.

POLICHINELLE.

Écoutons.

L'AGENT.

Tous ici, vous êtes travailleurs ?

LES OUVRIERS.

Tous !

L'AGENT.

Les uns sont tondeurs ; d'autres cardent la laine ?  
D'autres font la teinture, et tous ont de la peine  
Et peu de gain ?...

UN TANNEUR.

C'est vrai ; du mal plus qu'on en veut.

UN DÉBARDEUR.

Toujours le dos courbé sur les ports, quand il pleut,  
Ou quand le soleil darde, et même lorsqu'il gèle.

L'AGENT.

C'est terrible ! Ah ! messieurs, la finance est cruelle !

UN CARRIER.

Vrai fléau, quoi !

L'AGENT.

Pour vous est il un lendemain  
Assuré ? Non ! Plus dur qu'un créancier romain,  
L'avidé commerçant compte et compte les miettes  
Qu'il vous laisse, et, de l'œil, mesure vos assiettes.  
S'il voit bouillir le bœuf et servir le ragoût :  
— « Voilà des travailleurs, dit-il, qui mangent tout ! »  
Si le vin, cet ami, lui qui vous aide à vivre,  
Inspire Nicolas : — « Le malheureux s'enivre ! »

NICOLAS.

Ils le disent, pardieu !

L'AGENT.

Voilà !... l'impertinent !  
Si Pierre se repose, on le dit fainéant.

PIERRE.

On l'ose quelquefois.

L'AGENT.

Ce n'est pas tout encore.  
Léonard, brave homme, a des filles qu'il adore.  
Eh bien ! si des rubans flottent sur leur bonnet :  
— « L'artisan est un sot, un orgueilleux benêt ! »  
Si François, dont la femme est gracieuse et belle,  
Sur son cou, par pudeur, jette un bout de dentelle,  
Ou met dans ses cheveux le joli peigne en or  
Qui retiendra captif leur ondoyant trésor :  
— « Ces tondeurs ! on rougit vraiment devant leurs femmes !  
» Eh ! messieurs, aujourd'hui comment parer nos dames ?  
» On veut boire, manger, briller, se reposer  
» Comme nous le faisons ! C'est hardiment oser !... »  
Vous gagnez trop, Messieurs, voilà l'épidémie ;  
Plus pauvres, vous feriez un peu d'économie.

UN TRAVAILLEUR.

Ce monsieur parle bien.

L'AGENT.

Et les plus dangereux ?  
Lesquels sont vos tyrans

UN SERRURIER.

Qui ? Ce sont les plus grands.

L'AGENT.

Lesquels vous ont étreint sous le joug despotique,  
En concentrant en eux la force politique ?

TOUS.

Ce sont nos exploités !

L'AGENT.

Vous les avez nommés.  
Ainsi, vos droits, vos biens, sont par eux consumés.

UN MAÇON.

Oui, par eux, des vendeurs !

L'AGENT.

Il faut y mettre un terme !

TOUS.

Oui !

L'AGENT.

Mais il s'agirait maintenant d'être ferme.  
Comment vous nomment-ils, vous tous, les producteurs ?  
La canaille !...

TOUS.

C'est vrai !

UN DÉBARDEUR.

Voilà les nobles cœurs !  
Nous sommes le troupeau qu'abondamment ils saignent.  
Quand le ventre est repu, les lèvres nous dédaignent.

(Rappel au loin.)

L'AGENT.

Ecoutez le rappel du pays en danger !

UN CARRIER.

Votre but ? tout d'abord.

L'AGENT.

L'honneur de vous venger !

UN FORGERON.

Et si nous triomphons, quelle est votre espérance ?

L'AGENT.

Vous me le demandez !... Le bonheur de la France.

UN TANNEUR.

Affranchir le travail ?

LE PAYSAN.

Abattre les octrois ?

L'AGENT.

Sauver la liberté, la patrie et vos droits.  
Donc, courez aux faubourgs, barricadez les rues ;  
Des oisifs inquiets grossissez vos recrues ;  
Donnez partout l'alarme et courez au tocsin.  
La France va bientôt savoir notre dessein :  
Une heure de retard, c'en est fait ; tout avorte.  
Les mobiles dissous nous prêteront main forte.  
De l'audace, agissons ! Dans un pareil moment  
Hésiter, c'est risquer. Inventer hardiment,  
Diriger avec calme, est bien ; mais toute trame  
Devra se dénouer, Messieurs, à coups de lame !

Beaucoup de nos amis vont monter à cheval  
Pour haranguer le Peuple et donner le signal.

(Jetant de l'or à pleines mains.)

Et d'abord, emplissez, gonflez vos escarcelles.  
Pour vos femmes, Messieurs, et pour vos demoiselles.  
Feu ! feu ! sur ces soldats armés contre nous tous !

(A part.)

Brûlez une cartouche et c'en est fait de vous.

POLICHINELLE, *célatant*.

Arrêtez !... citoyens, on nous ouvre un abîme :  
L'intérêt d'un parti nous arme pour le crime !

LE DÉBARDEUR.

Dis pour la Liberté.

LE FORGERON.

Sans doute, et pour l'Etat.

POLICHINELLE.

La liberté n'est pas un œuvre d'attentat.  
Ce n'est pas seulement commettre un fratricide ;  
Mais qui tue en son nom devient libercide !  
Sachez faire accepter, non imposer vos droits.  
Convaincre est, selon Dieu, la première des lois.  
Laissons aux grands seigneurs, à ces choses d'intrigue,  
De l'Etat qui bouillonne ensanglanter la digue  
Et ne nous mêlons pas aux conjurations  
Qui veillent, jours et nuits, pour les ambitions.  
Ce n'est là, croyez-moi, qu'une guerre de race ;  
Affaire d'amour-propre où l'orgueil se fait place.  
Bonaparte, Bourbon, Orléans, songez-y,  
N'importe de quel nom vous les nommiez ici,  
Une fois au pouvoir, sont vos maîtres, vos juges,  
Et de nos libertés les dangereux transfuges.  
Tout a changé pour eux, rien n'a changé pour nous :  
Sous ces nouveaux soleils, laquais reviennent tous,  
Qui grouillant, pullulant, vermines d'antichambres,  
Se disputent entre eux les lambeaux de nos membres.  
Frères, pour ces gens-là, nous sommes le foyer ;  
La ferme, le troupeau que l'on prend à loyer ;  
Qu'on cède à Pierre, à Paul. Mais pour nous dans la France,  
Quelques noms de changés, voilà la différence.  
L'outil est aussi lourd ; mais le blé, mais le vin,  
Par nos soins cultivés reflourissent en vain...  
Laissons évanouir les attentats coupables  
De gens qui sèment l'or à travers brocs et tables !

LE FORGERON.

Qu'en penses-tu, toi, Pierre ?

PIERRE.

Il a raison encor.

(Rejetant quelques pièces de monnaie avec dégoût.)

Qu'il en soit fait ainsi. Je souffre avec cet or !

Il me brûle !  
LE TANNEUR, *de même.*

LE SERRURIER, *de même.*

J'ai peur !

LE DÉGARDEUR, *de même.*

Je me sens mal à l'aise !

UN CHARPENTIER, *de même.*

J'ai l'esprit à l'envers !

LE TONDEUR, *de même.*

Ce beau louis me pèse.

POLICHINELLE.

Bravo ! mes bons amis, ceci nous fait honneur.

(A l'agent.)

Vous avez dépensé trop d'esprit, beau jaseur !...  
Ainsi, nous voudrions jeter la République  
Dans le vieux pot-au-feu du pouvoir monarchique ?  
Et votre esprit retors, ténébreux citoyen,  
S'évertue à tramer quelque lâche moyen.  
Tout fier d'avoir trouvé quelqu'un par aventure,  
Propre à jouer chez nous cette déconfiture,  
De ses prétentions complaisant éditeur,  
Vous, de nos libertés horrible exécuteur,  
Compère d'un enfant qu'un fol orgueil inspire,  
Rejeton mal tourné de l'héroïque Empire,  
Vous le poussez, sachant que la réaction  
En fait un instrument de restauration...

(Aux ouvriers.)

A l'aide, compagnons !

(Lui clouant l'oreille au volet d'une boutique.)

Devant Dieu je proclame

Que cet homme sans cœur est un monstre sans âme !...

TOUS.

A bas les factieux !

POLICHINELLE.

Fouettons l'enragé chien.

Qui trompe son pays n'est plus un citoyen !

